

# HIPPOLYTE REVERDY

Notice lue par THIERRY DE LA LOGE D'AUSSON

---

Originaire de Pontorson, ayant poursuivi toutes ses études à Rennes, Reverdy vint à Paris pour y parachever son droit. C'est au quartier latin, comme étudiants en doctorat, que nous fîmes connaissance. Il disait volontiers que, descendu dans la vaste hôtellerie de Paris, il ne s'y attarderait guère. Pourtant, les séductions de la capitale eurent raison de sa nostalgie bretonne. Il devait rester des nôtres jusqu'à sa mort. Clerc d'avoué durant plusieurs années, principal de l'étude Chain, il eut l'idée de traiter d'une charge. Des traverses le découragèrent, et, assez tard, il s'inscrivit à notre ordre. Excellent procédurier, juriste adroit, esprit délié et clair, Hippolyte Reverdy fut un avocat d'affaires plus soucieux du résultat que des effets d'audience. Plaidant court, notant l'essentiel, avec une argumentation nette, nerveuse et pertinente, il entraînait habituellement la conviction du juge, dont il savait toujours ménager le temps et l'attention. Nombreux sont parmi nous les confrères qui ont pu apprécier Reverdy à la barre et dans les relations professionnelles. Bien peu, par contre, survivent de ses amis qui peuvent encore évoquer les rares qualités de l'homme et le charme de son commerce aisé, toujours affable et sûr.

Très spontané, de nature primesautière, Reverdy eut toujours de l'éloignement pour les pontifes et les raseurs. Sa critique s'exerçait volontiers aux dépens des fausses valeurs qui ont accoutumé de faire la roue. Il n'admettait le dindon que rôti au souper du Réveillon. Très ferme dans ses convictions, il n'hésita pas à rompre avec des compagnons d'enfance dont les palinodies politiques lui répugnaient. Souvent, il y avait cercle chez lui dans son entresol d'étudiant rue Madame ; puis, rue Saint-André-des-Arts et dans son appartement plus sévère de la rue de Richelieu qu'il appelait son perchoir. Alors sa verve jaillissait, pétillante comme le champagne : sa gaieté vive toujours alerte et renouvelée se communiquait à tous et rayonnait. Reverdy était gai, de cette gaieté au goût du terroir français, inextinguible et d'une fantaisie inépuisable. Oh ! le précieux ami qui sut, durant des années, ensoleiller notre commune jeunesse !

Souvent on le mettait au piano. D'une voix de baryton, remarquablement timbrée et souple et dont les registres s'étendaient aux notes cristallines du ténor, Reverdy, avec un art consommé, nous chantait les airs aimés du répertoire d'opéra-comique. Un jour, ce fut une gageure qu'il avait faite, il interpréta à une fête de charité, avec Mlle Melba, le fameux duo : « Si tu m'aimes, Carmen ». Il fut un Escamillo étourdissant. Une auditrice enthousiasmée le pria, avec une insistance qui ne lui permit pas de trouver quelque défaite séante, de venir chanter chez elle. Reverdy s'y montra

toujours égal à lui-même. Le lendemain, un valet de pied portait, rue de Richelieu, une grande enveloppe scellée, laquelle contenait, avec de chaleureux remerciements, la rémunération accoutumée des chanteurs de nos scènes lyriques. « Mon ami, fit Reverdy au valet de pied en lui remettant le billet bleu, ceci est votre pourboire pour le plaisir que m'ont causé les flatteuses appréciations du message que vous m'avez apporté ».

Deux ou trois ans avant la guerre, Hippolyte Reverdy se maria. Il s'était décidé tardivement mais à bon escient. Son beau-père veuf et âgé, homme aimable et d'esprit cultivé, prit un appartement proche du leur et les époux Reverdy parurent goûter un bonheur sans mélange. Hélas! l'épreuve douloureuse, irréparable, était proche. En 1913, madame Reverdy mourait en couches et l'enfant qu'on avait cru sauver succomba à son tour. Le coup était trop dur pour notre ami: il en fut accablé. Sa sœur et ses nièces restées à Pontorson voulurent le rappeler près d'elles. Un devoir impérieux le retint à Paris. Son beau-père, abattu par la douleur, était gravement malade. Reverdy se dévoua. Désormais son rire franc, spirituel, vigoureux, est éteint. Un rictus douloureux plisse ses lèvres. Sa barbe blonde grisonne. Il ne fait plus au Palais que de courtes apparitions, pour le service, comme il disait tristement.

La dernière fois que je l'y vis, c'était au début de juillet 1914. Nous parlâmes de la guerre prochaine. « Que vas-tu faire? me dit-il. — Je reprends du service à mon ancien régiment territorial. — Moi également, et il ajouta: je suis capitaine. Une compagnie c'est une unité qui compte. A sa tête, je pourrai finir sur un beau geste! »

Quelques mois plus tard, aux tranchées, une balle perdue — ou peut-être tirée d'une meurtrière allemande proche — l'atteignit à la tête: il tomba comme une masse, foudroyé. Ainsi, la Providence a daigné permettre que son désir fût accompli.